

Monchoachi

Lakouzémi 2007

Eloge de la servilité

Il entraît au théâtre à contre courant des gens qui sortaient.

Comme on lui en avait demandé la raison, il disait :

« Tout au long de ma vie, c'est ce que je m'efforce de faire. » ...

Certains disent que le trait suivant est également de lui.
Platon, à la vue de Diogène occupé à laver des légumes,

s'approcha et lui dit tranquillement :

« Si tu flattais Denys, tu ne laveras pas des légumes. »

Ce à quoi Diogène répliqua tout aussi tranquillement :

« Et toi, si tu lavais des légumes, tu ne flatterais pas Denys ».

Diogène Laërce

Frantz Fanon, sans doute le meilleur d'entre nous, sans doute le plus entier et le plus clairvoyant, est passé telle une comète dans notre ciel qu'il eut à peine le temps d'illuminer. Plus de cinquante années après qu'il eut écrit son premier ouvrage *Peau noire, masques blancs*, à peine âgé de vingt sept ans, on reste subjugué par l'extrême lucidité dont il fit preuve alors, pointant d'emblée le *cas* martiniquais, le seul terme qui convienne à vrai dire en pareille circonstance pour évoquer une situation qui relève de la pathologie, plus précisément de la psychopathologie et de *l'étude clinique* ainsi que lui-même le dit si bien.

Dix années tout juste après la parution de *Peau noire, masques blancs*, au moment où Frantz Fanon s'éteignait victime d'une leucémie à l'hôpital américain de Bethesda dans le Maryland, un jeune écrivain trinitadien, V.S Naipaul, qui serait bien plus tard Prix Nobel, traversant la Caraïbe de Sud en Nord séjourna quelque temps à la Martinique, (*à la Martinique* comme il dit, comme ceux qui passent juste-compte comme-ça il dit comme-ça « à la Martinique »), le temps d'écarquiller les yeux sur ce qu'à son tour il nomma *le Martiniquais* et qu'il qualifia derechef de *névrosé* avant de partir, *heureux de quitter la Martinique* selon ses propres termes, avant de tourner précipitamment les talons se sentant *étouffé, fatigué* ainsi qu'il le dit lui-même, des *singerie de la société coloniale française*.

Frantz Fanon aussi s'était enfui précipitamment de la Martinique, fatigué lui aussi par cet ultime séjour qu'il effectua dans le courant de l'année 1952, au cours duquel il exerça la médecine dans la commune du Vauclain, et qui le laissa, crût-il, immunisé. Après cela, il n'avait jamais *plus voulu en entendre parler* et il partit engager son corps dans la guerre-pour-l'Indépendance-l'Algérie, tournant algérien même, se faisant désormais crier Ibrahim, souhaitant à sa mort être mis en terre algérienne, réclamant pour sa descendance la nationalité algérienne. Plus jamais Frantz Fanon ne voulut avoir affaire avec la Martinique et plus encore il ne voulut avoir affaire avec *le Martiniquais*, il n'en parla plus dans ses écrits, dissertant abondamment de l'Algérie et des Algériens, et plus largement de la libération de l'Afrique et des Africains, avec le Martiniquais il en eût *fini net* comme il aimait à dire, *net net épi net*, ajoutait-il parfois, tout comme V.S. Naipaul une fois embarqué dans l'avion qui le conduisait en Jamaïque n'en dit plus un seul mot. Ni Frantz Fanon, le Martiniquais, ni V.S Naipaul, le Trinitadien ne se remirent vraiment de cette exploration de ce qui leur apparut à l'un comme à l'autre un cas, le *cas martiniquais*.

A dire vrai, l'immersion dans la *solution* martiniquaise, constitue une rude épreuve, à laquelle V.S. Naipaul n'échappa que par simple instinct répulsif. A peine en effet avait-il posé le pied sur le sol martiniquais, qu'aussitôt il se rétracta, rebuté par une réalité *horriblement malsaine*, un monde *complètement fabriqué*, des situations *franchement scabreuses*. Constamment sur ses gardes, il se borna à relever les

incongruités dont il était le témoin médusé. Frantz Fanon ne pouvait quant à lui avoir recours à la circonspection : ni la Martinique, ni le Martiniquais n'étaient des réalités vraiment en dehors de lui.

Mettant fin l'un et l'autre à leur séjour en Martinique, Frantz Fanon se précipita dans le service du docteur Tosquelles à Saint-Alban où il s'inscrivit séance tenante, V.S. Naipaul courut se recueillir en Inde (on lui fait dire « aux Indes », mais avec le sens aigu du ridicule qu'on lui connaît, V.S. Naipaul ne put dire « aux Indes » !). A aucun moment de son existence, V.S. Naipaul ne s'était pris pour un Indien, il se savait d'origine indienne, il avait assisté indifférent à des rituels hindous à Trinidad, il ignorait presque tout de la langue hindi. Quand à l'idée qu'il put être anglais, son esprit ne l'aurait jamais souffert, et lorsque, « à la Martinique », on le traita d'« Anglais », il s'en amusa un instant, protesta qu'il était trinitadien (« vous faites des nuances », lui répliqua t-on !) puis finit par *s'en fatiguer. Pas Anglais, ni Indien*, voilà ce qu'il disait, *je n'avais droit ni aux victoires des uns ni à celles des autres*, disait-il souvent. V.S. Naipaul ne courut pas en Inde en quête d'une quelconque identité indienne dont il n'avait à la vérité que faire. V.S. Naipaul ne partit pas à la recherche de racines indiennes dont il n'avait en réalité pas grand souci.

Quand Frantz Fanon réussit à percer le cas martiniquais, il se précipita dans un service de psychiatrie. Frantz Fanon en était arrivé à la conclusion que la pathologie du Martiniquais, dont il avait fini par se convaincre, ne pouvait trouver réponse que dans la sphère de la psychiatrie. Non sans raison, Frantz Fanon s'était persuadé que s'il existait une parade à un tel dérèglement seule la psychiatrie devait être en mesure d'y pourvoir. Tel était son sentiment quand il se décida de rejoindre Tosquelles à Saint-Alban. Frantz Fanon n'était pas pour autant dans la disposition, en y allant, de revenir un jour dans l'intention d'*aider* le Martiniquais à s'en sortir. Il partit sans retour : le Martiniquais a le don de vous dégoûter *à tout jamais*, voilà ce qu'il dit.

Quand il partit, Frantz Fanon était dans la posture d'un humaniste, *un homme qui toujours interroge* ainsi qu'il en formula fortement le vœu, à la fin de *Peau noire, masques blancs*. Frantz Fanon n'était pas encore parvenu à cette radicalité qu'il atteindrait quelques dix années plus tard au terme de sa vie et qui s'exprima dans *Les Damnés de la terre* avec une fougue inentamée, avec son impétuosité habituelle, mais avec une pénétration nouvellement acquise et, au bout, des éclairs de lucidité inouïs sur la civilisation européenne dont bien peu de gens sont capables aujourd'hui encore plus de quarante années après, dont *bien moins* de gens aujourd'hui sont capables, que bien peu même ont su percevoir et bien moins encore intégrer, bien moins encore *prolonger*.

Frantz Fanon ne se contenta pas de stigmatiser le colonialisme, le capitalisme, l'exploitation des peuples, comme il était monnaie courante de le faire à cette époque, il ne se satisfait pas de décrire la destruction des corps et des mentalités, des formes sociales et des systèmes de références, il décela avec une intuition infaillible le moteur de cette civilisation ainsi que son fondement, nommant de façon magistrale la *fabrique de déréalisation* et le *narcissisme obscène*. Par ces mots, les derniers qu'il écrivit au terme d'une trajectoire fulgurante, Frantz Fanon donna une profonde caractérisation de la civilisation européenne, indiquant la cible en même temps qu'il fournissait la dynamite : briser ce narcissisme obscène, rompre avec cette déréalisation, voilà ce qu'il ne cessa de marteler, toutes ses dernières paroles témoignent de la profondeur et de l'acuité nouvelle de son regard, de la profondeur de son rejet *de la technique et du style européens, des Etats, des institutions et des sociétés* qui s'en inspirent : *l'Europe, di-il, a atteint une telle vitesse, folle et désordonnée, qu'elle échappe aujourd'hui à tout conducteur, à toute raison, et qu'elle va dans un vertige effroyable vers des abîmes dont il vaut mieux le plus rapidement s'éloigner.*

Frantz Fanon n'en fut plus, au terme de sa vie, à vouloir se tourner vers le savoir occidental pour *interroger*, comme dix années auparavant quand il quitta la Martinique pour se précipiter dans le service de psychiatrie du docteur Tosquelles à Saint-Alban, lui qui appelait à présent à *développer une pensée neuve*. A cet ultime moment de sa vie, Frantz Fanon se mit à cogner tant qu'il put contre le dernier rempart de la forteresse occidentale qui l'empêchait d'accéder au grand air, il se débattit tant qu'il put pour tenter de se dépêtrer des rets de l'*humanisme*, l'idéologie la plus captieuse, la plus mystifiante qui soit.

Frantz Fanon savait (d'un douloureux savoir à ce moment là) que l'humanisme était par excellence l'idéologie de l'Europe. Frantz Fanon savait aussi que l'humanisme avait été déversé sans retenue par le christianisme sur le sol européen formant le terreau de la civilisation occidentale. Cependant une série de faits lui avaient jusqu'alors échappé qui lui apparurent soudain en pleine lumière : la relation qu'entretenait l'humanisme avec le narcissisme obscène ; la relation entre la religion et la fabrique de déréalisation ; et plus singulièrement, et surtout, la relation entre le christianisme et le cas martiniquais. De sorte qu'à ce moment précis, Frantz Fanon qui pensait avoir laissé loin derrière lui le cas martiniquais, qui alléguait en outre du déclin de la religion, *depuis les Lumières* disait-il, en vint, à la faveur d'une mise en cause radicale de l'Europe et de sa civilisation, à pousser jusqu'à la souche qui se révéla n'être rien autre que la religion, et de là, fut conduit à jeter un nouveau regard à partir de la religion, sur le cas martiniquais pour autrement le rapporter et le situer.

De même qu'en tournant les yeux vers l'Europe et sa civilisation, on peut se laisser aller à l'idée fausse que la religion y tenant désormais peu de place dans la vie des gens, peut-être cette civilisation se caractériserait-elle surtout par l'essor prodigieux des sciences et des techniques, en opposant ainsi faisant ces dernières à la religion ; de même envisageant le cas martiniquais, on est conduit à songer à l'esclavage et au colonialisme, au colonialisme et à l'esclavage, (et même aux effets désastreux de l'assimilation, se dit Frantz Fanon), mais *non pas* à la religion, jamais personne ne songera à incriminer le christianisme, voilà ce que Frantz Fanon se dit. Dans l'un et l'autre cas, le christianisme se trouve simplement occulté, et le fait qu'il ait ici produit une fabrique de déréalisation, et là un être névrosé et déréglé, ne lui est absolument pas imputé, voilà tout. Beaucoup de beaux esprits se dit Frantz Fanon (se rappelant qu'il en fut tantôt), s'imaginent pouvoir tenir la religion pour un simple archaïsme, pour une simple survivance de périodes passées durant lesquelles l'humanité vivait plongée dans l'obscurité, encore éloignée des Lumières que lui apporterait la civilisation et qu'il conviendrait tout juste par conséquent de nos jours, à l'ère du triomphe mondial de la technique, de tolérer, par *simple condescendance démocratique*, par simple respect de l'opinion d'autrui, une affaire *strictement personnelle et privée*. La pensée européenne procède de l'oubli et opère par recouvrement, par occultation, par refoulement, par déni du réel, par la *fabrication de mots et d'assemblage divers de mots*, voilà ce que Frantz Fanon se dit. L'Occident contemporain a beau chercher à refouler la religion, celle-ci n'en constitue pas moins une masse énorme dans l'édifice de la Civilisation. A le considérer tout autant dans son érection que dans sa projection, le monothéisme est la chose la plus diabolique que l'homme ait inventée.

Quelle que soit la voie par laquelle on l'explore, l'invention du monothéisme signifie à terme, la fin du monde. En particulier, la *vulgate* chrétienne du monothéisme juif a alimenté l'arrogance et le cynisme avec lesquels l'Européen, pendant des siècles, a dévasté le monde, *au nom d'une prétendue aventure spirituelle*. Mais où le christianisme poussa son effet, c'est quand il fut déversé à bonne dose dans le cerveau de gens préalablement réduits en esclavage auxquels on inculqua de la sorte, en toute impudence, les « valeurs chrétiennes » d'*amour du prochain*, de *pardon*, de *paix*, de *fraternité*, de *volonté divine*, et de « royaume de dieu », préparant ainsi méthodiquement l'esclave à être un animal domestique. Etre esclave et être chrétien, c'est être deux fois domestiqué. Etre esclave et devenir chrétien, c'est se donner la peine d'être éternellement domestiqué. Le christianisme constitue le noyau de ce qui deviendra le Martiniquais, ni l'esclavage ni le colonialisme à vrai dire n'auraient pu agir de la sorte. Ni l'esclavage, ni un quelconque colonialisme n'ont jamais produit pareille névrose à vrai dire, mais du christianisme déversé dans le cerveau d'esclaves il en est résulté une servilité, une incroyable domestication à laquelle s'est *rajoutée* pour bien faire, pour la fabrication du Martiniquais *en tant que tel*, l'idéologie de la

Révolution française, l'idéologie des Lumières, l'idéologie des Droits de l'Homme, ce narcissisme obscène, situé dans le droit fil du christianisme, quelque chose comme du christianisme laïque qui trouva un *passer*, qui trouva un imposant groupe mulâtre pour en faire sa religion, qui trouva à l'instant l'oreille du mulâtre, à l'instant lui flatta les tripes.

Le mulâtre est l'incarnation et la déclinaison du mot *comme*. *Comme* est le mot qui fut prononcé en vue de sa création. De même que Dieu créa la lumière en prononçant le mot Lumière, et Colomb, s'étant écrié Terre après soixante et onze jours de navigation découvrit l'Amérique, on vit le Mulâtre paraître un jour que quelqu'un eut prononcé le mot *comme*. De fait, *comme* est le mot qui exprime le mieux sa nature. Une fois comme ça qu'on a dit *comme*, on a du mal à se figurer qu'un autre mot puisse avec autant de bonheur le personnifier. Il est *comme*. Il tient tout entier dans ce petit mot *comme*. Il est comparaison. Il est *un* Comparaison, composante d'un Organon chimérique, à lui seul un traité de rhétorique grotesque, l'illustration de ce que serait, si cela pouvait exister, une chose aussi bizarre et inimaginable qu'une mesure sans unité, s'accommodant infiniment, menant une existence paronymique et parodique à la façon de l'annonceur de chez Doumite qui, faisant l'économie de sa propre réclame, se contentait de ponctuer celle du Prisunic voisin qui tombait d'un haut-parleur d'un inexorable : « MEME PRIX ICI ». La Martinique, c'est chez Doumite. Le Mulâtre est comparaison. Il n'aime rien autant que comparer et adore par-dessus tout *se* comparer. Il réserve sa prédilection pour tous les synonymes du mot *comme* : de même que, autant que, ainsi que, tout comme, tout pareillement. Aussi le mulâtre perçut-il d'emblée les Droits de l'Homme comme le plus parfait écho du mot *comme*, sa traduction littérale dans la sphère de l'idéologie. On peut même affirmer qu'à travers les Droits de l'Homme, il ne perçut *que* l'écho du mot *comme*. Et il n'eut pas de cesse qu'il n'eût fait de la Martinique le paradis de ce petit mot insipide.

Ainsi fut créé le Paradis – « une buée » avait dit très justement un jour Derek Walcott, un autre Prix Nobel de la Caraïbe, qui s'était contenté de le contempler depuis son île voisine de Sainte-Lucie, s'épargnant du coup une épreuve – le Paradis, de même que l'ange qui devait y planer, *teint olivâtre, narines délicatement ciselées, portant beau, mais l'âme dévastée*.

Personne, à ce jour, n'a perçu avec exactitude *en quoi* a pu consister l'acte de fondation corrompue et servile. Pour tous, le fondement est sans conteste l'esclavage et le colonialisme, et nos comportements névrotiques en sont-ils certes,

par là, sinon expliqués du moins justifiés. Certes, mais ni la corruption, ni la servilité ne se trouvent de la sorte mises en lumière.

Il en va en réalité chaque fois ainsi avec les historiens, à peine ont-ils décrit à quelle époque et où un événement a eu lieu, qu'ils se sentent affranchis de toute véritable explication quant à la nature de ce qui a eu lieu, à peine le phénomène indiqué, qu'ils se croient *tenus* de s'abandonner, en guise d'*explication*, aux démonstrations les plus communes. Ils seraient en réalité bien incapables de nous dire en quoi a consisté un événement et ce qui va en résulter, mieux vaudrait pour cela avoir recours, comme dans la Grèce antique, à la tragédie si l'on veut se faire une juste idée de ce qui est advenu, en quoi cela a-t-il consisté et *ce qui en a découlé*.

Cela l'histoire ne pourra jamais nous le dire pour la raison qu'elle ignore la dimension symbolique des événements, la seule à même d'en délivrer la portée. Seul l'artiste est ouvert à la dimension symbolique et lui seul est en mesure de la fixer dans une *scène*, les historiens, eux, sont imperméables à la dimension symbolique des événements, c'est l'une des raisons qui les rend inaptés à en saisir la portée. Mais même vis-à-vis des faits, ils se comportent souvent avec une désinvolture insupportable, n'hésitant pas à les travestir dans le seul but d'étayer leur *thèse*.

C'est que l'Histoire a pour seule et unique raison d'être, non la restitution d'un passé réel tel qu'il s'est présenté et a été vécu mais uniquement la construction d'une fiction, à seule fin d'*obscurcir* notre vision présente. Au fond, l'histoire est pour l'essentiel une fiction obscène. A cela, il convient d'ajouter que les historiens se bornent souvent à se copier l'un l'autre, à recopier archives et documents, une fois planté le décor des événements tous racontent ensuite, à peu de chose près, la même chose. Les historiens ne s'intéressent qu'au *côté apparent*, spectaculaire des choses, considérant le reste avec dédain, évitant avec le plus grand soin la *scène* où tout se joue, où se façonnent les personnages, où se détermine le devenir des événements, où se décident l'issue et le destin des protagonistes. Ils n'ont de cela, absolument aucune idée, et ne veulent de toute manière, rien en savoir. Seul compte, à leurs yeux, le côté exhibitionniste d'un événement, le seul à leurs yeux qui mérite qu'on s'y attache. *Le reste*, comme ils aiment à dire avec condescendance, le reste ne présente *aucun intérêt pour le public*.

A bien considérer, les historiens sont les *seuls avec les journalistes* à disposer de la sorte et *en toute bonne foi* de la capacité d'entendement des gens. Eux seuls, avec les journalistes si l'on y songe bien, les premiers opérant sur la matière du passé, les deuxièmes sur l'actualité du moment, eux seuls réussissent cette figure à la fois extravagante et désespérante, inaperçue de Balthazar Gracian qui consiste à produire de la *fiction par propos réducteurs*. Si l'on y songe bien, alors que la fiction était jusqu'ici tenue pour un *art majeur*, faisant appel à l'*imagination*, faisant appel à l'*invention*, ils ont obtenu d'en faire *en toute connaissance de cause et en toute impunité*, un art de la litote et du *rapetissement*. Alors que, par exemple, la poésie épique, le conte et la parabole sont d'un grand enseignement car ils expriment hautement la vérité,

retraçant en l'amplifiant et en l'exemplifiant la réalité de l'épopée des hommes, l'histoire et la nouvelle d'actualité nous restituent une réalité profondément altérée et par conséquent et par dessus tout une réalité profondément mensongère et débilitante.

Pourtant, nous adorons les histoires, nous aimons qu'on nous raconte des histoires, nous aimons nous raconter à nous-mêmes des histoires, nous aimons nous raconter des « salades » même. Il y a dans cette propension à raconter et à se raconter des histoires plus qu'une suspicion, un mépris en même temps qu'une fascination pour le langage, un défi de voir jusqu'où il peut pousser dans la réinvention du monde et dans la fiction. Mais il y a aussi dans cette propension, la tentation de se prendre et de se perdre au jeu divin et de vouloir l'illusion pour la réalité.

Le Martiniquais, se dit Franz Fanon, est le produit du christianisme auquel est venu se surajouter l'idéologie de la révolution française, l'idéologie des Droits de l'Homme qui n'est, quand au fond, que du christianisme laïcisé ; il en est résulté un individu en constante surchauffe qui confectionne sans arrêt de la caricature et de la parodie. A dire vrai, le christianisme laïcisé venant se surajouter au christianisme religieux, l'un et l'autre pastichés, s'en fut beaucoup plus que n'en pouvait normalement supporter quiconque.

Ce ne fut plus seulement la religion qui constitua le lieu assigné et le vecteur exclusif de déréalisation (*le Martiniquais est plus catholique que Rome*, avait observé joliment un jour Lafcadio Hearn, *même après un séjour prolongé à la Martinique, sa condition religieuse vous fait toujours l'impression d'une chose phénoménale ; tout ce que le zèle religieux pouvait accomplir en moulant et en remoulant le matériel humain placé sous son contrôle, on peut en voir le résultat en Martinique*, avait-il dit ; *nulle part au monde, les faits ne sont plus volontiers dénaturés de façon à les rendre parfaitement méconnaissables*, voilà ce qu'il avait ajouté) ; plus seulement la religion avec ses allégories piteuses ou comiques, ce symbolisme extravagant du culte, cet étalage perpétuel de croix, de statues et de chapelles en miniature, à un *degré qui frise le grotesque*, voilà ce qu'Hearn avait dit : *sur une chapelle, il n'y avait pas moins de sept vierges dont la hauteur variait de deux à quarante centimètres, un Saint-Joseph, un Saint-Jean, un crucifix et une foule de petits objets en forme de cœurs ou de croix, les murs étaient couverts de certificats de baptême, de première communion et d'autres documents encadrés qui commémoraient toute la vie religieuse de la famille depuis deux générations.*

Plus catholique que Rome ! Hearn avait lâché tout à trac cette parabole fulgurante, cette expression lapidaire et cinglante. Loin, dit Frantz Fanon de se limiter à une simple saisie métaphorique et plaisante du seul comportement religieux du Martiniquais, comme il le crut sans nul doute en l'émettant, loin de se borner à stigmatiser la conduite du Martiniquais seulement à l'endroit de la religion, comme il devait probablement l'estimer en l'exprimant, Hearn avait lâché, sans même le savoir

à coup sûr, sans même le pressentir selon toute vraisemblance, la formule *intégrale* du Martiniquais, *en tout* « plus catholique que Rome ».

Or ce n'était plus seulement la religion mais, à présent par-dessus et en abondance se déversait du christianisme laïcisé. Le Martiniquais avait appris de la religion chrétienne que la seule façon de se sauver et de gagner le paradis était de *ne pas s'appartenir* : il était une créature de Dieu, il n'appartenait qu'à Dieu et à lui seul. Avec cette idée, il avait traversé l'esclavage en déréalisant et en endurent. Le Martiniquais est *en tout* mû, non par une quelconque volonté mais par cette pathologie qui consiste à ne pas s'appartenir. Lorsque le Martiniquais s'empara du christianisme laïcisé, ce salmigondis que produisit et diffusa la révolution française, ce fut pour se jeter sur tout ce qui ayant semblance de *comme, ainsi que, si que, tout pareillement*, se répandait, et ce fut ainsi tout naturellement qu'il s'empara de l'école : à l'instant il fit de l'école une véritable religion ; sur le champ il comprit qu'au même titre que la religion, l'école représentait le salut.

Que l'école soit, plus que la religion de nos jours, devenue la monstrueuse machine vouée à détraquer consciencieusement, c'est ce qui apparaîtra pourvu que l'on parvienne à s'alléger de l'énorme montagne de discours convenus à son endroit. Là où elle réussit pleinement, l'école produit des individus détraqués et dénaturés ce qui constitue l'exacte mission pour laquelle elle fut conçue et que, jusqu'à récemment, elle a accompli presque à la perfection. Là où elle réussit pleinement, l'école fabrique des crétins ; l'école qui est l'exact prolongement de la religion dans un monde moderne largement laïcisé, fabrique et estampille désormais des crétins, des individus engourdis, des spécimen en hibernation ; là où le monothéisme avait mis les gens le nez dans le Livre, l'école, *pour finir*, les met devant un *écran*. La parfaite image du crétin accompli est celle-ci : celle de l'individu envahi d'hébétude devant un écran ; elle est le résultat incontestable de l'école, elle signe le triomphe de la civilisation occidentale. Le monde enfin *réduit*, a pour corollaire un individu dégénéré ; le monde *arraisonné*, a pour pendant, non un super-homme, mais un détraqué.

Passée l'époque romantique durant laquelle furent déversés tant de discours dévots à l'endroit de l'école, ne pas se rendre enfin à un tel désastre est tout simplement immoral ; s'obstiner à vouloir « réformer », s'acharner à « améliorer », ce qui, en cours de route, s'est vu transformé en hallucinant *diabolos*, avec d'un côté des exclus, de l'autre des individus détraqués, (par conséquent des dégâts de part et d'autre), est du plus pur cynisme. L'école, en réalité, procède du même principe que la religion monothéiste, elle débouche sur les mêmes déboires en pire. La seule différence, c'est que l'Occident est parvenu à vendre son idée de l'école comme moteur du progrès à la terre entière, la seule différence est que l'Occident a réussi à

imposer partout la religion de l'école avec laquelle il a mis à mal toutes les autres civilisations, toutes les belles civilisations dans lesquelles l'enfant grandissait, l'adolescent se fortifiait et s'épanouissait à travers différentes formes d'*initiation*.

L'école procède du principe selon lequel l'Idée du Bien, qui est la mère des idées, préexiste à la réalité comme Dieu préexiste de toute éternité au monde qu'Il a créé. Suivant ce principe, la vérité, autrement dit la connaissance vraie, ne peut naître que de l'appropriation des idées grâce auxquelles l'homme acquiert une représentation exacte du monde. L'école est par conséquent l'institution qui va former l'homme à l'acquisition des idées, lesquelles idées lui permettront ensuite de mettre le monde à Raison, de sorte qu'il soit conforme à l'idée et à la représentation que lui l'homme occidental se fait du Bien. Il en résulte inexorablement, qu'en même temps que la nature est mise à mal, l'homme en subit le contrecoup et s'en trouve lui-même dénaturé. L'idée de vérité, est celle qui a causé le plus de ravages au monde. L'idée de vérité est en réalité responsable de la disgrâce de l'homme et de la détresse de l'homme contemporain. Pourtant l'homme persiste à vouloir établir la vérité sur terre. A la présence d'un monde qui en se dévoilant, s'offre et se préserve tout à la fois, s'ouvre et se réserve à la fois dans la relation poétique à la parole des hommes où qu'ils soient, quels qu'ils soient, avec chaque fois sa tonalité et son rythme, se substitue un monde de la représentation unifiée et unique, un monde fabriqué, le monde technique nourri par l'Idée du Bien et par la Raison.

L'Europe avait parfaitement voulu cela, ce dessein né dans les déserts du Moyen-Orient, elle l'a accueilli et l'a relayé avec le concours de sa métaphysique. A la suite de l'Académie de Platon, elle conçut l'école. Tout, en effet, est déjà dans le mythe fondateur, le fameux « mythe de la caverne », malicieusement divinatoire car la prophétie semble devoir s'entendre à l'insu du mythe même. Tout y est déjà dit, car tout y est pré-dit, autrement dit tout y est mis en garde, voilé par le jeu, voilé par la ruse travestissement-renversement des mondes, monde des apparences, monde réel, monde vrai ; voilé le doigt montrant vers ce qui se retire, doigt qui porte incontestablement l'empreinte de la pensée énigmatique du Monstre, le divin Socrate, et qui montre cela : les hommes sont dans la caverne depuis leur enfance, enchaînés par le cou et par les cuisses. C'est pourquoi ils demeurent tous au même endroit, de sorte que la seule chose qu'ils puissent encore faire est de regarder en face d'eux ce qui se montre à eux, les ombres projetées sans cesse par le feu sur la paroi de la caverne qui leur fait face. Et à Glaucon qui lui dit : tu nous présentes là un *tableau extraordinaire* et des *prisonniers extraordinaires*, Socrate répond : « Ils nous sont *semblables*. Qu'en penses tu ? ». Toute la question serait alors d'apprendre à ces prisonniers extraordinaires à regarder le feu lui-même, à regarder le soleil lui-même, *lui-même vu en lui-même, en son lieu propre*.

Or, ce que l'école va faire du mythe qui est le mythe fondateur de l'école même, là même où se trouve exposée la fameuse *paideia*, la méthode, cette façon si étonnante et si caractéristique qu'elle a de procéder, et qui consiste à *tout renverser*, tout mettre sur la tête, ce que l'école va faire de ce mythe est le plus bel échantillon, le plus époustouflant aperçu de ce qu'est la *manière* de l'école : le mythe tout à la fois expose une doctrine, la doctrine des Idées selon Platon et, tel un éclatant soleil, déploie la vision prophétique de Socrate, le mythe expose la doctrine, la *dogma*, la *doxa*, l'opinion, les ombres projetées sur la paroi, le « savoir » qui a cours et qui ne peut être enseigné qu'aux *docili*, ceux qui sont toujours enchaînés, les accoutumés, ceux qui ne peuvent se détourner du spectacle, tourner la tête et se mettre en marche ; par ailleurs, il laisse exploser la vision divinatoire de Socrate

Or, en dépit de la mise en garde de Socrate, enjoignant de *préférer n'importe quoi*, « être valet de labour aux gages d'un étranger sans fortune » plutôt que de s'abandonner aux opinions admises, et en dépit de l'injonction à regarder le soleil lui-même, « lui-même vu en lui-même, en son lieu propre », autrement dit l'énigme, autrement dit le récit qui court à mots couverts, le verbe qui vole, le *satori*, l'école de façon stupéfiante va tourner le dos à la pensée divinatoire ; l'école de façon stupéfiante et de façon ostensible, va ignorer la vision prophétique ; de façon apparemment incompréhensible, elle ne voulut rien voir, elle ne voulut rien savoir de cela. Avec obstination, en revanche, et sans relâche, elle se mit à enseigner la doctrine. Sans relâche, ceci pendant des siècles, elle fit imprimer des millions et des millions d'ouvrages dans le seul et unique but d'enseigner la doctrine, sans relâche, elle forma des maîtres pour qu'à leur tour ils conforment les jeunes cerveaux à cette doctrine obtuse qui est, à bien considérer, la seule chose qu'elle put enseigner.

L'école ne peut enseigner que la doctrine, elle ne peut pas enseigner l'illumination noétique, elle ne peut enseigner à regarder le soleil lui-même, à regarder le feu lui-même, cela, Socrate, *l'homme de la narine*, le savait du pur savoir qu'il irradiait : d'instinct, lui qui s'est toujours tenu et maintenu dans le vent de la parole ailée et sacrée n'acceptant jamais de se réfugier dans l'écrit. L'école ne peut avoir pour résultat que la corruption et la dénaturation des individus qui lui sont confiés, elle n'a précisément été instituée qu'à cet effet.

Le Martiniquais pour sa part ne fit pas de l'école sa seconde religion, et même à bien des égards sa nouvelle religion, dans la perspective de réduire et d'arraisonner le monde. Des deux acceptions possibles de l'expression « se sauver », le Martiniquais, depuis longtemps, en avait éliminé une, celle qui s'entend dans *salvare*, se garder entier, pour ne retenir que l'autre, celle qui s'entend dans *servare*, ne pas s'appartenir. Ne pas s'appartenir était l'obsession du Martiniquais qui en était venu,

chose cocasse, à *faire corps* avec une telle hantise. Ne pas s'appartenir était son obsession à un point qui le détournait de jamais se préoccuper de l'embarras que comportait pareille casuistique.

Contrairement à ce que croit l'opinion courante, la dite « aliénation » du Martiniquais ne repose pas sur le contenu de ce qui lui fut enseigné par l'école et qu'on se plaît à illustrer par la très caricaturale antienne « nos ancêtres les Gaulois... » ; ou si l'on préfère, et de manière à aller au fond des choses, ce que l'on désigne ordinairement et que l'on rassemble sous le vocable d'*aliénation* sont pour la plupart des comportements et des faits purement anecdotiques, dans l'ensemble superficiels et passagers, pouvant à l'occasion être tournés en dérision par le Martiniquais lui-même.

Non que de tels faits ne soient constitués et ne puissent être relevés dans les comportements les plus divers, dans les gestuelles les plus anodines, dans les coutumes les plus banales, dans toutes sortes de modes et d'affectations, alimentaires, langagières, habitationnelles, relationnelles, artistiques ou idéologiques mais, dit Frantz Fanon à ce moment là, tous ces comportements que l'on aura épinglés sous le vocable d'aliénation et qui parfois sont causes d'un grand abattement, sont des phénomènes de surface, voilà ce que dit Frantz Fanon à ce moment là.

Il s'ensuit que la notion d'aliénation est *tout à fait impropre* à qualifier en profondeur le mal martiniquais, c'est ce que Frantz Fanon dit à ce moment là, et par conséquent à le qualifier tout court, voilà ce qu'il ajouta. Il est vrai, dit-il encore, que le Martiniquais a *tout fait* pour faire de la Martinique une parfaite caricature, au point que les publicitaires les plus créatifs peinent à concevoir à son endroit une image et un message quelque peu attractifs, ce qui est bien le signe de la pire déchéance après en être venue à cette extrémité d'avoir à ne compter que sur le commerce de ses charmes pour maintenir son train.

V.S. Naipaul et Derek Walcott, les deux Nobel avaient eu pour leur part, la dent bien plus dure encore, lorsqu'ils eurent à s'exprimer au sujet du tourisme qui gangrenait et dégradait la Caraïbe, qui gangrenait et dégradait le monde tout autant, dans l'unique but de satisfaire à la détente et au loisir d'une infime minorité des habitants humains de la planète. *Au nom du tourisme, les îles des Antilles se vendent elles-mêmes en un esclavage d'un nouveau type*, voilà ce que déclara V.S. Naipaul ajoutant : *à cause de la richesse de ces îles, un peuple avait été réduit en esclavage ; aujourd'hui à cause de leur beauté, un peuple était dépossédé*, voilà ce que V.S. Naipaul déclara. Quand à Derek Walcott de son côté, il avait parlé de la *prostitution* en quoi consistait la culture touristique et de peuples qui dégénéraient dans la graisse, *les Noirs, pendant leur servitude avait du moins pour eux, la résilience de leur dignité*, la connaissance de leur dégradation, tandis que leurs descendants sont devenus mous et pittoresques, s'accommodent de tout, qu'ils masquent leur souffrance d'une rage artificielle, ou d'un enthousiasme commercial, voilà ce qu'il avait dit ajoutant : *les îles poussées par une*

nécessité honteuse ont appris à se vendre, à chaque saison leur identité s'érode un peu plus ; l'avenir, ce sont les marinas polluées, les ventes de terrain négociées, et des peuples qui s'offrent avec un sourire proche du rictus, ils avaient parlé encore de la corruption que génère le tourisme et de la perte de choses aussi simples et sans apprêts que le soleil qui nous éclaire, voilà ce qu'avaient dit l'un et l'autre Derek Walcott et V.S. Naipaul les deux Nobel lorsqu'ils avaient livrés leur sentiment au sujet de cette plaie moderne qu'est le tourisme qui contrefait le monde, le transforme en une indécente aire de jeu pour quelques uns, qui dénature les relations entre les individus, qui dégrade et avilit les uns, tout en réduisant les autres à l'état de bétail promené d'un point à l'autre point, de leur désarroi à leur ennui.

La notion d'aliénation, repris Frantz Fanon est tout à fait insuffisante et pour tout dire, tout à fait inapte à qualifier un mal aussi profond et caractérisé que l'est par exemple le fait de prendre pour Dieu un dieu qui ne vous ressemble en rien, un dieu qui ne vous ressemble en aucune façon, issu d'une tradition que vous ne partagez d'aucune manière, un dieu, pour tout dire, *étranger en tout*, quand le commerce qu'on entretient avec la divinité est la chose la plus intime qui soit, installer un être *étranger en tout* au cœur de la relation la plus intime qui soit relève tout simplement de la grossièreté. En revanche, dans le monde moderne, l'aliénation est pour ainsi dire le lieu commun puisque *tout* y est aliéné, altéré et corrompu à commencer par la parole de l'homme et le rapport que l'homme entretient avec sa parole ; par conséquent est également aliéné son silence, réduit et consumé dans l'indifférence du fait même de l'altération et de la corruption de sa parole ; est altéré et corrompu le rapport que l'homme entretient avec le monde, et par conséquent est aliéné le rapport de l'homme avec le monde et avec les choses du monde ; est corrompu le rapport de l'homme avec la vérité et le rapport de l'homme avec le bien et le mal.

L'aliénation, pour tout dire, est la résultante et le contrecoup chez l'homme, (et chez l'Européen en particulier), des assauts répétés livrés dans les multiples directions et dimensions en vue de l'appropriation du monde et qui aboutissent à altérer ce dernier chaque fois plus, à le corrompre chaque fois plus, à le dénaturer et à le déréaliser.

Dans la dimension du Temps, cette opération d'appropriation a débouché sur la construction de l'Histoire, de ce délire caractérisé de l'Occident qui se mit à convertir en Histoire tout le temps passé à s'admirer et à s'auto-glorifier. Toutes les autres prétendues « sciences » sans exception sont de la même veine, elles procèdent toutes du même *principe d'usurpation*, et finissent toutes par produire le même effet d'imposture, à savoir : la construction d'un prétendu « objet » dont la seule et unique

réalité consiste en un *pur assemblage de mots* et absolument rien d'autre, un pur assemblage de mots et absolument rien de « réel », fiction qui va finir par s'imposer à la *croissance* comme étant la réalité grâce à un phénomène de contagion, rendu possible en raison de la présence d'un *esprit grégaire* étonnamment développé dans les sociétés sophistiquées occidentales, dit Frantz Fanon, avec pour résultat en dernier ressort, l'aliénation.

La plupart des gens conçoivent l'aliénation à travers des comportements pittoresques et grotesques, à travers des traits déconcertants et caricaturaux d'individus *complexés*, comme on dit, d'individus refusant leur identité propre pour s'affubler d'oripeaux d'une identité autre. L'aliénation est par conséquent généralement vécue et entendue comme une curiosité, voire comme une excentricité. La plupart des gens sont loin de s'imaginer que, pour ainsi dire, *toutes* les représentations avec lesquelles ils croient approcher la « réalité », la tenir entre leurs mains, entrer en relation avec elle et la vivre, les en éloignent au contraire impérativement, explicitement, catégoriquement, irrémédiablement et ce, quelle que soit la direction dans laquelle ils s'engagent, quel que soit le registre qu'ils abordent, ils sont pris dans un réseau de représentations aliénantes, autant dire dans un tissu de *mensonges* qui dénaturent et altèrent la réalité, qui recomposent à leur intention une réalité corrompue à laquelle ils sont sommés de *croire*, à laquelle ils sont *dressés* à croire et à adhérer et ceci à propos des considérations les plus infiniment, les plus incontestablement réputées « sérieuses », telles les sciences et leur approche factice de la « réalité », telles les prétendues « lois » de l'économie, telle la sacro-sainte démocratie, tout, le monde entier des choses est désapproprié, recomposé, disposé, en fonction du seul *narcissisme humaniste* occidental et par conséquent altéré et corrompu par cet humanisme narcissique (la « bonne moralité » de l'Occident), lequel à son tour nourrit et aiguillonne l'esprit grégaire.

Mais autre chose encore est ce qui a trait au Martiniquais, à la pathologie qui le pousse à projeter son idéal dans l'image du fonctionnaire. Vouer un culte à l'école et se vouer à la dispensation de la Loi, sont les deux modes appariés du même : ne pas s'appartenir. Dans un cas comme dans l'autre, on a tourné le dos au monde pour la *doctrina*, l'enseignement, et la *dogma*, le décret. En somme, la Vérité. On est un doux croyant, un *docilis*. Ces modes appariés de l'école et de la Loi ont d'ailleurs pour origine commune la figure juive du *sopherim*, ce membre de la classe sacerdotale devenu docteur de la Loi *et* maître d'école, le scribe. De fait, c'est en devenant maître d'école que le Martiniquais, de son côté, a réalisé son idéal de fonctionnaire. L'école n'a jamais été rien d'autre et ne demeure toujours rien d'autre qu'une *simple machination*, une simple et *bienvenue* machination aux yeux du Martiniquais en vue de se départir de soi-même, voici ce que Frantz Fanon dit.

Le « libérateur » Victor Schoelcher ne l'avait pas conçu autrement, qui ne cessa de lier l'abolition de l'esclavage à l'institution de l'école : l'esclave libéré devait être « jeté » dans une école. D'ailleurs, le décret fondant l'école est concomitant du décret d'abolition, l'un et l'autre paraissant le même jour, le 27 avril 1848. Mieux, le décret d'ouverture d'écoles fait explicitement référence dans son article premier à l'abolition : « *Aux colonies, où l'esclavage est aboli par décret ce jour, il sera fondé dans chaque commune une école...* ». Et les articles 3,4,5, font des parents négligents des « *délinquants* » passibles de prison, de l'instituteur et du maire les nouveaux chiens de garde. Article 5 : « *Les absences de l'enfant à l'école sont constatées par l'instituteur dans un rapport hebdomadaire qu'il adresse au maire de la commune ; le juge de paix prononce sur le vu des pièces et après avoir entendu le délinquant.* »

En réalité, le Martiniquais n'a jamais été effleuré par un quelconque souci de s'appropriier le réel, d'une certaine façon cette disposition eut pu être portée à son crédit si elle ne s'était trouvée contrebalancée par un engouement inconsidéré pour le modernisme qui le porte à *s'enlaidir* avec tout ce qui lui vient de l'extérieur, qui le conduit à attenter à l'esprit même de sa terre, à sa magie, à sa puissance d'envoûtement, à son exceptionnelle sensualité. Avec cette délectation qu'il voue au modernisme, le Martiniquais s'employa avec joie, avec jubilation même, à s'enlaidir et à enlaidir sa terre, les deux allant nécessairement de pair.

Restait, au chapitre de l'enlaidissement, une dernière largesse, une ultime libéralité du modernisme, dont le Martiniquais n'allait pas se faire faute de gratifier la Martinique : rien tant que le touriste n'est de nature à enlaidir même le plus merveilleux des sites, dit Frantz Fanon, rien n'est autant disgracieux dans un paysage, rien n'est plus incongru dans un paysage quel qu'il soit, à plus forte raison quand il s'agit d'une pure merveille. De telle sorte, qu'entreprendre de dépenser, comme il se fait, de telles incroyables sommes d'argent en réclames *et autres* en vue d'amener le dit touriste, en l'incitant à venir s'introduire dans les plus beaux paysages que vous possédez est bien la chose la plus insensée qu'on puisse faire en plus d'être une impardonnable faute de goût, s'activer à attirer le touriste par une débauche incroyable d'argent, comme il se fait, en réclames *et autres* relève toute bonnement de la perversion.

D'ailleurs, le tourisme est par nature, une perversion et un avilissement intrinsèques, le tourisme surtout quand il *s'impose* comme activité prééminente à un pays et à un peuple est le symptôme sûr d'un *vouloir déliquescent*, ce qui à bien considérer l'obsession du Martiniquais à ne pas s'appartenir n'est en rien surprenant quoique tout à fait fâcheux, ce qui, à considérer avec soin l'obsession tenace du Martiniquais à se départir de soi, n'est nullement étonnant bien qu'étant absolument affligeant. L'obstination mise par le Martiniquais à ne pas s'appartenir, ce monde de la *départie* qu'il s'est construit et qu'il habite si éperdument et que traduit son

attachement au mot « département » qui, après tout, et à tout autre, pourrait ne sembler qu'une banale forme administrative, après tout une organisation comme une autre, une contingence après tout, ne se limite pas à cette seule manifestation caricaturale, en soi incompréhensible, mais résonne dans tous les coins et recoins de ce monde de la départie, monde saturé d'une symbolique sensible, cette obstination par un certain côté apparaît pathétique.

Avec la religion et l'école, l'autre plan configurant l'ossature du monde de la départie est le rapport du Martiniquais à la Loi, et le Martiniquais à vrai dire, par cet aspect, devance tout juste le monde, le Martiniquais par cet aspect annonce tout simplement l'avenir proche du monde, dévoile par cet aspect la réalité la plus tangible du monde qui vient, à savoir la soumission de tous au Dogme, à savoir la docilité face à la Loi, à savoir l'effondrement et le flétrissement de tout véritable vouloir. A dire vrai, le Martiniquais ne devance le monde qu'en raison du fait qu'il est pris ou qu'il se soit trouvé ou plutôt qu'il se soit perdu sur un tout autre chemin, le Martiniquais n'avance pas en la circonstance sur le même chemin que le monde, le Martiniquais en aucune façon à vrai dire ne devance au sens strict en rien le monde, il n'est en aucune manière une sorte de prototype, une sorte de paradigme, un modèle ou un idéal pour l'humanité avec cette fichue camelote du métissage qu'on lui a mis récemment à colporter, que l'on s'essaie à tout prix à écouler, que l'on s'évertue à écouler.

Le Martiniquais a en quelque sorte formé dans son rapport à la Loi, un complexe jamais résorbé ni surmonté, et par conséquent, en fin de compte totalement malsain, ni tranché ni dépassé, ce qui lui interdit de prendre de l'allure, ce qui lui interdit d'*avoir de l'allure*, le Martiniquais toujours perçoit la Loi comme une onction qui le *légitime* et le rend conforme, non avant tout comme une prescription émise en vue de régler l'existence de la communauté, et par conséquent, et de fait, il ne saurait imaginer l'émettre, lui, étant entendu qu'il est dépourvu de ce vouloir propre à toute auto-légitimation, mais bien plutôt attend qu'on la lui accorde comme une indulgence ou qu'on la lui délivre comme une gratification qu'il a su mériter, le Martiniquais perçoit la Loi comme un facteur qui le *dénature* et, à ce titre, elle fait puissamment écho à son obsession à ne pas s'appartenir et ne saurait en conséquence émaner de lui.

Dans pareille négation de tout vrai vouloir, (d'un vouloir qui s'origine et s'épanouit dans la libre appartenance à l'ouvert du monde) et dans semblable dévotion pour la Loi, (pour une Loi censée universelle), est présentement engagée le monde. A vrai dire, il y a plusieurs siècles qu'est en cours le processus dont aujourd'hui seulement éclate la réalité exponentielle. C'est sur le meurtre symbolique du Nomade, de la parole ailée et sacrée qui établit et attribue, l'usage et le partage, que se fonde la Civilisation et que s'érige la *Lex* ; la Loi divine ou humaine, mais la

loi de l'*écrit* (de la chose morte qui prolifère) derrière laquelle se tiennent le prêtre, le rabbin, le mollah du monothéisme *ou* la Légion, chargée de la lire et de la faire lire. Le meurtre du Nomade, et l'érection de la Loi signifient avant tout que la Civilisation est ce qui fait choix de s'arrimer à la *certitude* et à la *croissance* (à la croissance comme certitude et à la certitude comme croissance), à la religion et à la science, plutôt que de s'abandonner à l'aléa, au hasard, à la rencontre, au destin (que dans un étonnant mais apparent paradoxe on dit *écrit* !), à la vie.

Ce faisant, la civilisation substitue à la lutte des contraires qui est le principe de la vie, une dialectique dénaturée et scandaleuse, *l'antagonisme des mêmes* qui ordonne et régit tous les plans de ce monde factice qu'elle a bâti. Ainsi l'affrontement actuel entre une prétendue Loi divine et une Loi humaine à prétention universelle, l'une se voulant autant omnipotente et omnisciente que l'autre, relève de cet antagonisme des mêmes dont l'Histoire dans son ensemble n'est que la mise en scène et le récit rythmé. La nature de ce *jeu* en quoi consiste l'antagonisme des mêmes ne pouvant être clairement perçue qu'à partir du projet *humain* et de sa caractéristique d'être un projet contre-nature sollicitant en même temps ou tour à tour la certitude et la croissance, la croissance ou la certitude, n'abandonnant une croissance que pour une autre croissance appelée certitude, celle-ci n'étant à vrai dire de toute évidence, dit Frantz Fanon, que l'autre nom de la croissance.

D'où, comparées à la profondeur et à l'intensité des sentiments anciens, tout à la fois à leur enracinement (donc à leur radicalité) et à leur élévation, les affections modernes semblent dérisoires et pour tout dire misérables. Les sentiments anciens prenaient source dans une adhésion sans faille à une croissance ou à un ensemble de croissances et aux représentations que celles-ci suscitaient, elles mêmes génératrices de coutumes et de rites qui conditionnaient l'existence tout entière. Renverser ces croissances et ces représentations équivalaient à ébranler, bien plus, à bouleverser l'existence tout entière. Les affections modernes fluctuent au gré de modes et d'opinions commanditées, autrement dit, elles sont muées par la seule veulerie.

Le monothéisme constitue une rupture avec la nature jugée à jamais impure, une rupture avec le corps, mortifié au profit de l'âme, une rupture avec l'instinct sans rémission tenu pour « bas », une rupture avec le sexe pointé comme diablerie, une rupture avec la vie tout court pour tout dire, dit Frantz Fanon ; il est le règne du Commandement et de la Loi. Du commandement de la Loi. Du Très-Haut. Pour ce qui concerne la Loi Humaine Universelle, elle constitue au même titre si ce n'est plus, certainement plus assurément, une loi contre-nature. La plus furieuse atteinte portée à la vie sur Terre, et par conséquent peut-être à la vie dans l'Univers devra

être imputée à l'*humain*, à ce projet qu'il faut dire humain, incarné dans la Loi Humaine Universelle que l'on s'évertue à tout prix, que l'on tente à toute force devrait-on dire, dit Frantz Fanon, de faire ingurgiter à tous les peuples de la terre : du royaume de Thulé à la Papouasie, l'on s'essaie coûte que coûte, vaille que vaille, à les détourner d'une quelconque relation spécifique avec leur monde spécifique, dans le but obtus que tous soient absolument régis par les mêmes artifices, que tous soient happés par la *même machination*, évoluent dans le même monde d'artifices, parfaitement calamistré, parfaitement convenu et agréé, dans lequel tous les mouvements, tous les déplacements, tous les battements de bouche et de cœur soient prévisibles, réglés, repérables, contrôlés, monde d'où soient évacuées tout écart, toute incartade, toute incertitude et toute extravagance, toute folie, tout chaos, un monde dont toute la saine fureur se trouve jugulée et aplatie par les mots, un monde qui a corrompu le langage au point d'en avoir fait un instrument de rapetissement et de tromperie, un monde par conséquent, en définitive, absolument propice à la perversion en tout genre et à la canaille.

V.S. Naipaul courut se recueillir en Inde après son séjour en Martinique, juste au moment où Frantz Fanon décédait à l'hôpital de Bethesda dans le Maryland. Dans l'avion qui le conduisait en Jamaïque où il bouclait son périple antillais, il eut plaisir à constater que le Martiniquais, une fois quittée la Martinique, était rendu à *l'état de Noir plutôt ordinaire*.

LE TOURISME EST IMPORTANT POUR VOUS, tel était le thème de la désespérante campagne de publicité qui l'accueillit en Jamaïque, désespérante lorsqu'il se prit à songer à ce qui attendait les immigrants jamaïcains dans les gares sinistres de Londres : *LES NEGRES RENTREZ CHEZ VOUS, GARDONS L'ANGLETERRE BLANCHE*. « *Le gars paye un paquet son billet d'avion, lui dit le chauffeur de taxi en rigolant. Il arrive à l'hôtel, met son petit bermuda et sa chemise bariolée, se suspend son petit appareil autour du coup, se colle un cigare dans la bouche, sort sous ce foutu soleil d'hiver jamaïcain qui lui coûte la peau des fesses. Et paf ! Qu'est-ce qu'il voit ? Une affiche qui supplie les indigènes d'être gentils avec lui.* ». V.S. Naipaul s'empessa de quitter la Jamaïque, pressé d'oublier les Antilles, peuplées de leaders protestataires dit-il, mais *dépourvues de leaders créatifs*, voilà ce qu'il dit, *tout le monde parle de nation ou de nationalisme mais personne n'est prêt à abandonner ses privilèges*. Quand V.S. Naipaul arriva en Inde, il trouva un pays profondément dégradé, largement laissé à l'abandon par le colonialisme anglais. Mais ce qu'il était venu recueillir, c'était ceci qu'il trouva : « *chaque homme, chaque femme, ici, est marqué par le destin. C'est comme une aspiration*

physique. Malgré le bingo du dimanche matin dans les vieux clubs britanniques, malgré l'édition à couverture jaune du Daily Mirror, malgré les Bunty, les Andy, les Freddy, les Danny... car Andy c'est aussi Anand, Danny, Dhandeva ; et le petit coin de joyeuse Angleterre qu'ils ont créé à Bombay est aussi druidique. On y adore le feu ; ses chemins sont étroits et défendus et au bout subsistent les Tours du Silence et les rites sévères derrière ces murailles dont le portail est marqué par un symbole de l'ancien monde. La mimique change, le monde intérieur demeure constant : c'est là le secret de la survie. »

J'aime les glycérias je me dis tout en longeant l'allée de Paquemar au bout de laquelle jaunit l'arbre crié langue-vieille-femme J'aime les cyrisias en fleurs ça change l'air, ça donne le ton rien de tel il n'y a que le violet pour marquer les choses ici-là telles qu'elles sont ici-là légères et graves tout à la fois ni en l'air ni à terre cela les gens de passage seuls peuvent le ravir d'instinct eux les flottants les pris-de-saisissement eux qui semblent s'être essorés dont comme-si-dirait les sens continuellement exposés au ruissellement d'un chacha de quadrille J'aime la mer là-bas tout au loin de la Pointe Macabou jusqu'aux cayes violette et belle tellement on la croirait comme ça rinçant les poissons par les ouïes rien de tel que le violet je me dis ni le bleu ni le rouge le violet est comme une empreinte dans le sable avec sa frivolité et puis avec ce qu'elle s'épuise à héler sous l'écume et la vague cette première lettre de l'alphabet dont le songe nous fait muet le violet est un luxe inouï rien que ça je me dis Hearn et Gauguin l'ont parfaitement compris d'emblée ils en ont saisi la trame ils ont là-même perçu ici-là l'esquisse d'un monde vain côté on dit « je ne suis monde encore je suis monde ici » En vérité on est ici-là là-même assailli par un luxe inouï de violet un luxe par conséquent je me dis de choses incertaines et vaines depuis la fleur ipomée èk le pourpier jusqu'à la violette de montagne Et puis l'amarante et puis le gerbera la jacinthe d'eau l'amourette le crécré la belladone la Marie-derrière-l'hôpital le mourri-doubout bois-karal bois-doux-négrresse auba-bon balambala la grande Marguerite l'aralie-petite-cerise la fleur-à-Nènène la graine-bleue la robe-à-l'évêque le bois-d'homme l'herbe-à-la-veuve les fougères l'herbe-à-miel l'herbe-sûre la patate-chandelier la patate-macaque la passiflore le mélongène la patate-douce le jestrám le dictame Oh! qui-aura-voudra-qui-mourra-saura...